

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXVII

37^e Année — N° 3

AUTOMNE 1974

155

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais
Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret
Carcassonne

TOME XXVII

37^e Année — N° 3

AUTOMNE 1974

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France : 10,00 francs

— Etranger : 15,00 »

Prix au Numéro : 3,00 francs

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 32, rue A.-Ramon, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

Tome XXVII - 37^e Année - N° 3 - Automne 1974

SOMMAIRE

R. CHRISTINGER

Le symbolisme de l'échelle.

URBAIN GIBERT

Chefs-d'œuvre de Compagnons charpentiers audois.

JEAN FOURIÉ

*Notre-Dame de Belvis (Aude),
(sa légende, son culte).*

GUY RANCOULE

*Quelques survivances dans les méthodes de construction rustique
dans la vallée de l'Aude et les Hautes-Corbières.*

Abbé JOSEPH COURRIEU

La Fête du cochon à Saint-Martin-le-Vieil.

BIBLIOGRAPHIE

RENÉ NELLI : *Histoire du Languedoc*. Paris. Hachette. 1974.

Le symbolisme de l'échelle

Dans le monde entier, l'échelle a symbolisé le passage d'un niveau à un autre ou d'un monde à un autre ; elle mène de la terre au ciel ou aux enfers. Ce symbolisme nous est familier : traditions populaires, scènes de crucifixion, représentations du songe de Jacob, *Mutus Liber* des alchimistes, *Melancholia* de Durer, etc. L'étude de ce motif est limitée ici à l'art rupestre de l'arc alpin.

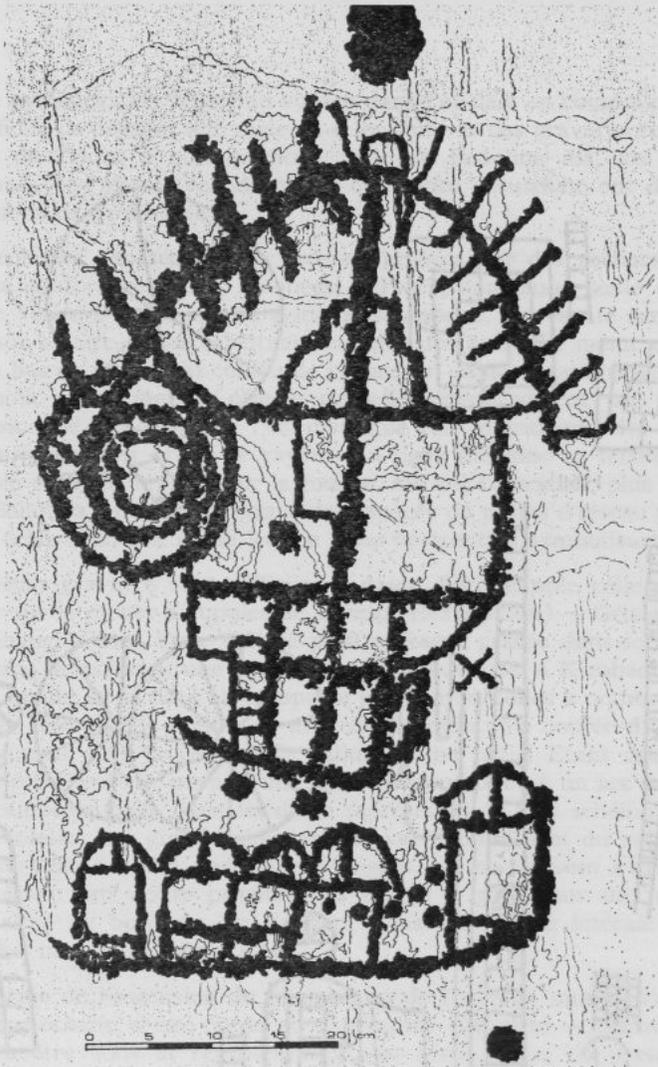
Il semble bien que de la préhistoire aux temps modernes on ait choisi l'échelle comme un des symboles du voyage dans l'au-delà. Une stèle retrouvée en Ligurie et antérieure à la culture campaniforme serait le document le plus ancien provenant de la région qui nous intéresse (1). On y voit une échelle qui semble descendre de la terre dans une zone inférieure. L'échelle fait partie d'une scène cernée d'une ligne arquée vers le haut, ce qui rappelle le contour d'une idole. Un soleil marque le sommet de cette composition. De toute évidence, il ne s'agit pas d'une idole à proprement parler, mais plutôt d'une représentation schématique de l'univers. On peut, à ce propos, se demander si certaines compositions en forme d'idole, de bouclier ou de tambour, lorsqu'elles sont divisées en niveaux, deux ou trois par exemple, ne seraient pas des formes simplifiées d'un monde imaginal.

Un ensemble de gravures du Val Camonica, dans la province de Brescia, est interprété comme un plan, une réalité géographique pour les uns, d'une contrée imaginaire pour les autres. A la partie supérieure du plan, l'artiste a utilisé un mouvement vertical du rocher pour graver une échelle qui semble monter vers le ciel. Ce plan date de l'âge du bronze. A l'âge du fer, on a représenté de nombreuses échelles dans la région de Naquane, soit isolées, soit groupées, soit encore adossées à une demeure. Il faut noter que les représentations d'une échelle servant à accéder à une maison sont rares. On a dénombré plusieurs centaines de maisons gravées autour de Capodiponte ; 1 % est muni d'échelle. On pourrait en déduire soit que l'accès à ces maisons s'effectuait en général de plain-pied, ce qui paraît impossible dans de nombreux cas, soit que ces maisons représentaient des demeures de dieux, d'esprits ou d'âmes des défunts.

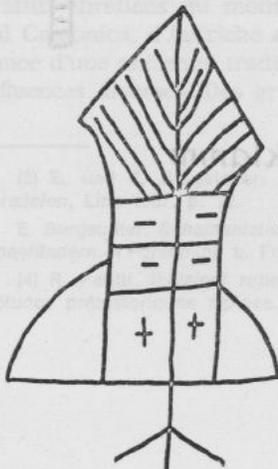
Si l'échelle mithriaque comportait sept échelons, si les échelles des disques de terre cuite du sud de l'Italie (2) qui se rapportent probablement

(1) M. Ornella Acantora. *Singolare figurazione su pietra scoperta a Triora Liguria*. Studi in onore di Aristide Calderini. Milano, 1956. Vol. III, p. 117.

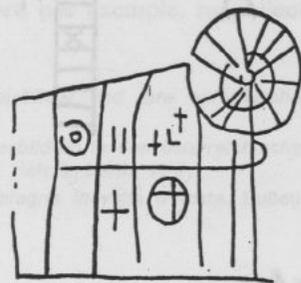
(2) H. Koller. *Die Jenseitsreise, ein pythagoreischer Ritus*. Symbolon n° 7, Basel 1971, pp. 33 ss.



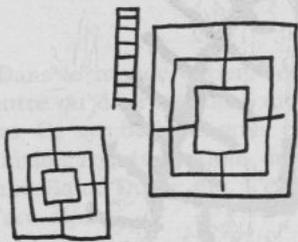
Coren de Valento.



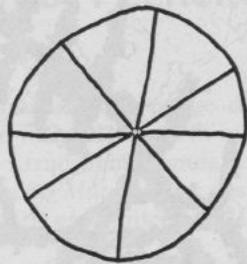
Notgasse



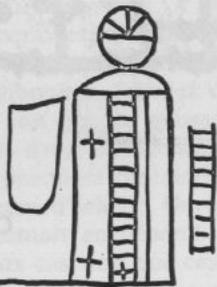
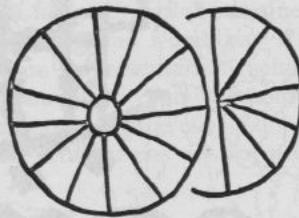
Kienbachklamm



Höll



Kienbach-
klamm



Kienbachklamm

à un rite pythagoricien relatif au voyage dans l'au-delà en comptaient cinq, il est difficile de dégager une règle en se basant sur des gravures rupestres. L'échelle de Triora a huit échelons, celle de Bedolina dix, les échelles caminiennes de l'âge du fer, de même que celles d'Autriche ont des échelons en nombre variable (3).

Les échelles adossées à des maisons gravées sur des rochers du val Camonica sont représentées inclinées, à l'exception d'une seule située à Coren de Valento. La maison, d'assez basse époque, représente sans doute une maison solaire, idéale, abritant peut-être des âmes. Le même artiste a figuré au bas de la maison coiffée de rayons un édifice contemporain, bien réel celui-là. Cette maison céleste rappelle singulièrement une gravure autrichienne de Notgasse où l'on distingue une maison-marelle dont la partie supérieure est ornée de rayons. La ligne médiane se terminant en patte d'oie pourrait représenter la foudre. Au Val Camonida, plus précisément à Bedolina, un artiste a gravé des espèces de pattes d'oiseau pouvant être des éclairs partant d'une longue ligne horizontale symbolisant le ciel.

Plusieurs gravures sont difficiles à dater. Par exemple celle que l'on peut voir sur le rocher à cupules de Tarasp (Hexenplatte) — Grisons — où l'on distingue, à côté d'une échelle profondément gravée dans le roc, une étoile à cinq branches et une croix, ou celles d'Autriche. A Kienbachklamm, la partie gauche de la zone IV comporte plusieurs échelles à nombre divers d'échelons, une échelle double et une échelle quintuple coiffée d'un demicercle donnant ainsi à l'ensemble l'allure d'une idole. Etant donné que plusieurs échelles aboutissent à une ligne horizontale ou à un arc de cercle, on peut supposer qu'il s'agit ici d'une représentation très schématique de la voûte céleste. Des graffiti chrétiens du val Camonica et du val d'Aoste représentent des échelles, parfois très longues, qui aboutissent à un niveau. Pour dissiper tout doute possible, un artiste a gravé sur un rocher à échelles situé au bord du lac Couvert, dans une vallée latérale du val d'Aoste, les mots « an paradi » (4).

Le thème de l'ascension du chaman ou de l'âme au moyen d'un escabeau, d'une échelle, d'une corde ou d'un arbre ébranché — thème qui se cache peut-être sous la représentation, au Mont Bégo, de personnages tenant des hallebardes démesurées et munies de « nœuds » — semble donc connu en divers points de l'arc alpin dès la préhistoire. Le nombre des graffiti chrétiens du mont Bégo (Parete Vetrificata), du val d'Aoste, du val Camonica, d'Autriche et d'ailleurs, s'explique sans doute par la survivance d'une ancienne tradition. Avec le christianisme, ce thème a subi des influences diverses. Des gravures du lac Couvert, par exemple, rappellent,

(3) E. und J. Burgstaller. *Die österreichischen Felsbilder und ihre europäischen Parallelen*. Linz 1967, p. 12.

E. Burgstaller. *Schamanistische Motive unter den Felsbildern in den österreichischen Alpenländern*. « Forschung u. Fortschritte » 41 Jahrgang, Heft 5. Berlin 1967.

(4) R. Petitti. *Incisioni rupestri in una zona di montagna in valle d'Aosta*. Bulletin d'études préhistoriques alpines. Aoste 1971, p. 117.

dans un style naïf, une illustration du 12^e siècle provenant du « Hortus Deliciarum » de l'abbesse Herrade de Landsberg.

Les artistes chrétiens ont associé croix et échelle ; ainsi, au lac Couvert, le graveur a aligné plusieurs croix marquées de micro-cupules à leurs extrémités et les a cernées à gauche et à droite de deux traits, ce qui donne au tout l'aspect d'une double échelle. Au lac Couvert, au mont Bégo, à Campanine, échelles et éclairs voisinent. Parfois les échelons sont remplacés par un zigzag. Il s'agit probablement d'une résurgence de l'identification de l'éclair à une échelle céleste ou à une échelle des âmes.

Si l'on peut assimiler à l'échelle l'escalier, dont le profil forme précisément un zigzag, l'éclair, l'alignement de croix et peut-être les « hallebardes à nœuds », pourrait-on, à la limite, joindre le corniforme à cette liste ? Un hymne orphique à Zeus ne dit-il pas : « deux cornes du taureau d'or s'étendent de chaque côté, à l'est et à l'ouest, routes des dieux du ciel » (5). Or, au mont Bégo, on observe des cornes démesurées en zigzag qui ressemblent fort à des éclairs.

L'étude du symbolisme du voyage dans l'au-delà devrait être poursuivie et, partant de l'échelle et probablement de la marelle aussi, s'étendre à d'autres motifs. A propos de la marelle mentionnée en relation avec l'échelle, nous aimerions proposer ici une hypothèse de travail. Dans son ouvrage sur le jeu de la marelle qui fait autorité, J. de Vries (6) a reproduit tous les types de marelles pratiqués aux Pays-Bas, y compris une échelle terminée par un demi-cercle. Or une notable partie de ces types a été reproduite à Kienbachklamm, comme si les graveurs avaient voulu réunir les diverses figurations d'un même jeu céleste qui aboutit au ciel ou au paradis. Ces gravures ne sont pas des marelles destinées au jeu, puisqu'elles sont de faibles dimensions et sont exécutées sur des rochers verticaux ; elles représenteraient peut-être des itinéraires célestes. La présence de croix, de traits ou de cercles entre les échelons — l'espace entre deux échelons serait ainsi l'équivalent d'une case — cadrerait bien avec les règles du jeu de la marelle. Comme l'échelle, la marelle dont un type est nettement scali-forme, symboliserait aussi un cheminement vers un monde autre, appelé ciel, paradis ou Jérusalem céleste.

R. Christinger.

(5) Kern. *Orph. fragm.* 168. Ce texte pourrait dater du 3^e siècle A.C. et refléter des traditions plus anciennes.

(6) Jan de Vries. *Untersuchung über das Hüftspiel.* F.F. Communications, n° 173. Helsinki 1957.

CHEFS - D'ŒUVRE de Compagnons charpentiers audois

Les témoins de la belle époque du Compagnonnage se font de plus en plus rares, les documents disparaissent; aussi convient-il de recueillir, autant que possible, ces témoignages et ces documents.

Ayant eu l'occasion d'admirer trois chefs-d'œuvre de Compagnons charpentiers, je les présente aux lecteurs de « Folklore ». J'ajoute que je ne suis que le porte-parole de « Languedoc. L'Ami du Devoir. Compagnon Passant Charpentier. Bon Drille du Devoir » qui a bien voulu les décrire et cela d'une façon à la fois très précise et très technique.

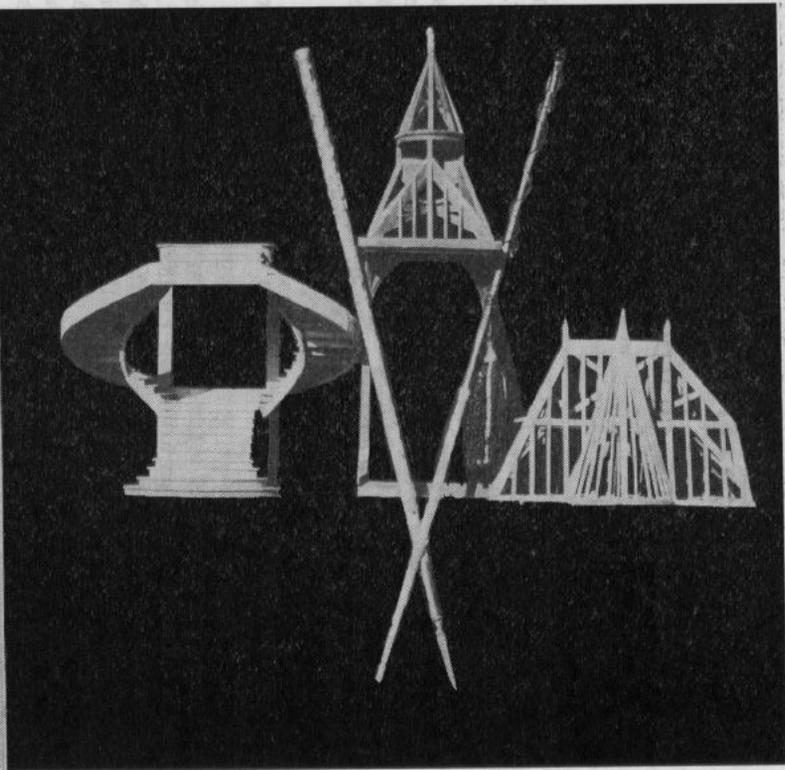
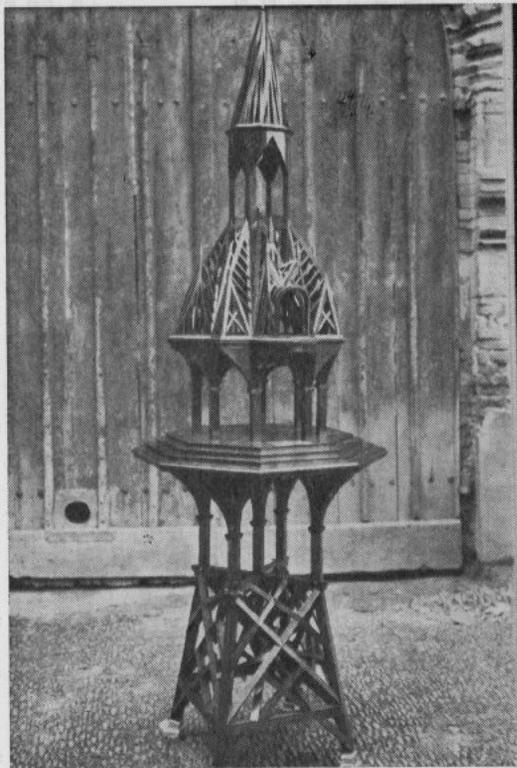
1. - Chef-d'œuvre de Louis Homps. Compagnon Charpentier du Devoir de Liberté (1).

(Louis Homps est né en 1821 à Limoux, il termine son tour de France à Nantes où il épouse la fille d'un armateur. En 1855, il revient à Limoux. Voyage en bateau de Nantes à Bordeaux, en diligence de Bordeaux à Limoux. Il installe d'abord un atelier de charpentier et se spécialise aussi dans la construction des escaliers; ensuite, il devient chef charpentier à l'Hôpital Psychiatrique des Sœurs de St-Joseph de Cluny. Il conçoit un échafaudage roulant et démontable pour l'entretien de la chapelle. Louis Homps est mort à Limoux en 1908).

La canne de Louis Homps est originale, elle est tout à fait différente des cannes classiques en jonc avec pommeau à inscription et bout de cuivre ou de métal doré. Elle est en frêne sculpté, Longueur totale 1 m 37 dont un bout ferré de 0 m 25. Après un bourrelet d'appui de 0 m 03, elle comprend des torsades sur une longueur de 0 m 25. Elle est décorée de 2 animaux (8 et 12 cm) et d'une fleur à six pétales (0 m 05). Le réalisme de la sculpture permet d'identifier une salamandre au corps lourd et trapu, tête arrondie en avant; et un lézard vert: tête plus allongée, longue queue et dos couvert d'écailles arrondies (à 0 m 15 du haut est percé le trou par où passait le cordon qui soutenait les deux glands).

Dimensions : H : 0 m 97, L : 0 m 28 et 0 m 14.

(1) Tous nos remerciements à Madame François Astruc qui a bien voulu nous donner tous renseignements concernant son arrière-grand-père Louis Homps, à M. A. Cabrol qui a photographié les chefs-d'œuvre (1 et 3); à la Maison des Compagnons Charpentiers des Devoirs du Tour de France, de Toulouse, qui, très aimablement, nous a donné l'autorisation de reproduire la photographie du chef-d'œuvre n° 2.



De gauche à droite : 1. Chef-d'œuvre de Fonquerne. — 2. Chef-d'œuvre de Languedoc, l'Ami du Devoir (escalier). — 3. Canne de Louis Homps. — 4. Chef-d'œuvre de Louis Homps. — 5. Canne de Languedoc, l'Ami du Devoir. — 6. Chef-d'œuvre de Languedoc, l'Ami du Devoir (pavillon).

Description : Pavillon carré monté sur plafond soutenu par voûte d'arêtes. Ce pavillon est formé par une ferme à trois poinçons faisant inclinaison sur les deux longs pans avec une demi-ferme sur la croupe. Le poinçon de la croupe avec les trois poinçons de la ferme soutiennent la moitié d'une tour ronde en surélévation. Dans le poinçon du milieu de la ferme, à la hauteur du faitage, deux noues qui rejoignent le plafond et qui sont coupées en déjoutement avec les deux arêtières du pavillon de chaque côté.

2. - Chef-d'œuvre de Fonquerne. Carcassonne l'Ami du Trait.

(Fonquerne était né à Quillan vers l'année 1875. Compagnon Charpentier du Devoir de Liberté, il suivit les cours de l'école de Romonèche tenue par les Compagnons à Guillon (Doubs); il devint plus tard professeur de Trait à Bordeaux. Son chef-d'œuvre, « absolument sensationnel » d'après les spécialistes, lui a demandé 7.000 heures de travail. Il est actuellement à la Maison des Compagnons Charpentiers des Devoirs du Tour de France 65, route de Revel, Toulouse).

Dimensions : H : 1 m 70.

Description :

Quatre pieds avec croisillons en bois à devers et à tout devers soutenant avec cinq pieds une plateforme octogonale en voûte d'arêtes. Cette plateforme supporte huit pieds soutenant un plafond en voûte d'arêtes portant tous les genres connus de charpentes. Ces charpentes soutiennent, par quatre poinçons, une tour ronde à flèche torse.

3. - Chef-d'œuvre de Languedoc. L'Ami du Devoir. Compagnon Passant Charpentier. Bon Drille du Devoir.

(Ce Compagnon, né le 15 août 1889, a été reçu à la Saint Joseph de 1910).

Dimensions : Pavillon H : 0 m 31 ; L : 0 m 50 ; l : 0 m 34.

Escalier H : 0 m 51 ; Marches : 0 m 17.

Description :

a) Pavillon à deux étaux avec croupe mansarde, croupe avec un arétier chanlaté et un autre à devers faisant latis en croupe, raccordé avec une tour ronde sur long pan avec leurs noues.

b) Escalier de 30 marches à double révolution, à demi-onglet, pour grand magasin ou château.

U. Gibert.

NOTRE DAME DE BELVIS (Aude)

(sa légende, son culte)

Quand j'étais enfant, je passais chaque année, au moment des grandes vacances d'été, plus d'un mois à Belvis chez des amis de ma famille. Situé à l'entrée de ce plateau de sault, si accueillant et si tempéré quand viennent les grosses chaleurs d'août, Belvis est un vieux village de quelque 300 âmes, qui vit essentiellement de la terre et de la forêt.

Je me souviens en particulier, ce devait être vers 1960 ou 1961, d'une fort belle fête à caractère religieux qui eut lieu en ce village aux environs du 15 août. Ce jour-là, on sortit de sa chapelle, à l'occasion d'une procession, la statue de la sainte patronne du Pays de Sault : Notre-Dame de Belvis. Comme tous les habitants de la contrée, je la connaissais, mais à travers la vitre de sa niche. Ce jour-là elle m'apparut dans toute sa majestueuse simplicité et, pourquoi ne pas l'avouer, je lui trouvais alors une extraordinaire beauté, une beauté familière et rassurante qui rayonnait souverainement au milieu des cantiques et des prières.

Et puis, il y avait cette belle légende de Notre-Dame de Belvis, la façon miraculeuse dont la Vierge était apparue, les bienfaits qu'on lui attribuait et le culte fervent qu'on lui vouait depuis dans ces rudes contrées montagnardes, encore imprégnées d'une tradition orale particulièrement riche.

La vision de cette statue portée par la foule ne m'a plus quittée et, plus tard, j'ai cherché à mieux connaître cette curieuse histoire et à essayer de recueillir les différentes versions qui pourraient en exister. A ma grande surprise, après des fouilles assez approfondies, j'ai constaté qu'aucune étude sérieuse, voire rationnelle, n'avait été entreprise quant au culte et à la légende de cette Vierge. Voilà pourquoi, devant cette regrettable carence, je me suis efforcé de rassembler en ces quelques pages tout ce qui peut intéresser Notre-Dame de Belvis.

Le culte de la Vierge en terre d'Aude, comme dans beaucoup d'autres régions, est un des plus anciens connus et remonte probablement à l'époque carolingienne. Un grand nombre d'opuscules et de monographies ont été consacrés aux divers ermitages, pèlerinages et lieux de culte de notre département (le chanoine Sabarthès leur consacre plusieurs pages de sa précieuse « *Bibliographie du département de l'Aude* »).

Toutefois, Notre-Dame de Belvis, contrairement à plusieurs autres sanctuaires, semble ignorée non seulement des érudits et des historiens locaux, mais du Clergé lui-même. Dans son important ouvrage (1300 pages)

paru chez Plon en 1890 et intitulé « *Histoire illustrée des pèlerinages français de la Sainte Vierge* », le père J. Emmanuel Drochon signale tout de même, pour le seul diocèse de Carcassonne, dix-neuf lieux de procession dont certains ne sont plus fréquentés depuis plusieurs années (N.D. du Carla près de Lagrasse, N.-D. de Salles-sur-l'Hers, N.-D. de la Consolation à Fabrezan...). Mais aucune ligne sur N.-D. de Belvis !

De son côté, l'abbé Pierre Moulis, qui fut pourtant curé de Belvis pendant plus de 40 ans, ne donne qu'une humble photographie de la sainte patronne du Pays de Sault dans son important ouvrage historique (cf. « *Le Pays de Sault, recherches historiques* », édit. Jean Lombard, 1958 - la photographie de la Vierge se trouve à la page 122 bis). Signalons cependant que l'abbé Moulis a laissé tout de même quelques notes manuscrites concernant le sujet qui nous intéresse.

D'autre part, dans les tables des matières et les différents sommaires de la revue « *Folklore* » depuis 1938, aucune étude n'a été faite sur cette Vierge de Belvis qui, décidément, ne semble guère avoir suscité l'intérêt des curieux. Aucune trace non plus dans les notes de « *Bibliographie du folklore audois* » dues à M. Maurice Nogué et qui parurent durant plusieurs années dans « *Folklore* ». Enfin, dans son « *Ordo* » de 1936 que nous avons la chance de posséder, il n'est fait absolument aucune mention du pèlerinage de Belvis.

Seul un ecclésiastique qui n'était pourtant pas de la région a consacré au pèlerinage de N.-D. de Belvis un petit opuscule d'une trentaine de pages (cf. dans « *Bibliographie du département de l'Aude* » du chanoine Sabarthès, page 386, N° 3312 C*** (Cazanove, ancien curé de Saint-Marcel) « *Notice sur le pèlerinage de Notre-Dame de Belvis* », paru en 1867). Cette plaquette ne se trouvant ni à la Bibliothèque nationale, ni à la Bibliothèque municipale de Carcassonne, ni aux Archives départementales, il ne nous a pas été possible de la consulter (le temps nous a manqué pour voir du côté des archives diocésaines). Nous signalerons au passage qu'une autre Vierge est vénérée sur le plateau de Sault ; il s'agit de celle de Montaignou qui, cependant, n'a jamais eu l'audience et la célébrité de celle de Belvis.

Seul, Mgr Jean Pierre Rivière, dans son livre « *Notre-Dame en pays d'Aude* » (1946) consacre six pages à la Vierge de Belvis, six pages fort intéressantes qu'il a pu rédiger grâce aux notes laissées par l'abbé Moulis et par l'abbé Calvet, ancien curé du Bousquet. Mais nous reviendrons sur ces informations !

Tout d'abord, voici donc, telle qu'elle nous fut contée à diverses reprises par certains vieux habitants de Belvis (en particulier Madame Crestia et « L'Ausidona » aujourd'hui décédées et M. et Mme Victor Bonnel) la légende de la sainte patronne du Pays de Sault :

Un soir d'hiver, il y a de cela bien longtemps (la tradition orale laisserait entendre la fin du Moyen Age, peut-être le XVI^e siècle), un voyageur qui n'était pas de la région (Mgr Rivière le fait venir de Quillan) revenait

du hameau de La Malayrède, sis à 4 km au N.-O. du village de Belvis. Il faisait très froid, il neigeait et le vent soufflait par bourrasques. Le chemin était tortueux et la forêt dressait de tous côtés la masse sombre de ses futaies. Dans le lointain résonnaient les hurlements des loups. Le voyageur, trompé sans doute par la nuit, s'égaré et ne reconnaît plus les lieux. Eperdu, livré sans défense à la tempête et aux bêtes féroces, il tombe désespéré sur le sol gelé et, dans un cri suprême de désespoir, implore le secours de la Sainte-Vierge. Aussitôt une lueur apparaît, une espèce de forme incandescente qui guide le malheureux jusque sous un gros buisson d'aubépine dont la large ramure se transforme en un toit providentiel qui abrite l'homme du vent et de la neige. Épuisé mais rasséréiné, le voyageur s'endort et, le lendemain, quand il se réveille, il trouve à ses côtés, grossièrement sculptée dans un bloc de bois, une naïve statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Ayant retrouvé son chemin sans difficultés, le voyageur parvient enfin à Belvis et dépose la Vierge dans l'église où il fit bâtir un autel en témoignage de foi et de reconnaissance. On raconte même que la statue ayant été mise dans le chœur de l'église, on la retrouva le jour suivant devant le portail d'entrée, face au chemin et regardant au loin la vaste étendue du plateau de Sault. Depuis lors, Notre-Dame de Belvis devint la protectrice tutélaire de toute la contrée et, plus spécialement, celle des voyageurs.

Les diverses versions de cette légende qu'il nous a été donné d'entendre ou de lire sont quasiment les mêmes et ne varient que sur de très légers points de détails sur lesquels il est inutile de s'attarder. Cette unanimité dans la narration du récit est d'ailleurs attestée par les textes des trois cantiques à la gloire de N.-D. de Belvis que nous avons pu découvrir. Deux de ces chants sont en occitan. Il nous a été signalé qu'il en existait certainement d'autres, mais il ne nous a pas été possible de les retrouver faute de temps.

Dans chacun de ces chants anonymes, l'histoire du miracle de la Vierge est presque identique et corrobore parfaitement la tradition orale ; voici d'ailleurs ce que nous dit la version française :

« Dans la nuit profonde
Un homme égaré
Dans la neige tombe
De froid épuisé.

De tout cœur il lance
Vers Marie un cri ;
Dans la nuit immense
Elle l'entendit.

Sous une aubépine
Il trouve un abri
Mais son cœur devine
Un secours ami.

Près de lui se pose,
Qui n'en croit ses yeux,
Celle qui repose
Là-haut dans les cieux.

Je suis Notre-Dame,
Secours des chrétiens,
Qui sauve ton âme
Et te rends aux tiens.

Lui, prend la madone,
La porte à Belvis,
Lui prépare un trône,
Dans l'humble parvis. »

Il convient évidemment de reconnaître que les versions en langue d'oc ont une saveur et un accent de vérité populaire qui nous rendent ces textes encore plus attachants. En voici un dans toute sa naïveté et sa pure simplicité (imprimé chez de Bonnal et Gibrac, typog., 44, rue Saint-Rome à Toulouse, vers 1900) :

« D'annadas i a deja força,
Coma lo pople va dit ;
En invern, quand nèu amassa,
Sul bosc, s'ausisquèt un crid !
Qu'èra aquo ?... Un'ama egarada,
Que disia luènh das camins :

O patrona venerada
Dins tot aqueste país,
Salvatz-nos, Vièrja sacrada,
Nostra-Dama de Belvis !

Aquo disem, el gardaba,
Paure, de cercar un abric ;
Jos un sugra le trobava ;
S'i arrèt, e son uèlh vist
Una Vièrja façonada
D'un boes sencèr e tot lis.

Salvatz-nos Vièrja sacrada.

Dins son cor, aquela vista
Portèt un baume divin :
La nèit se passèt mens trista ;
Al jorn se metèt en trin
En cantan per la nevada
D'un gosier que tot brandis.

Salvatz-nos Vièrja sacrada.

A la votz de qui l'imboca,
Diu sarià pas restar sord ;
Le malur subretot le toca ;
Per non tirar tot l'i es cort ;
Maria aquel cop tocada
Devalèt del Paradis :

Salvatz-nos Vièrja sacrada.

(transcrit en graphie classique en respectant le vocabulaire de la version phonétique).

Ainsi que nous l'avons dit, la légende situe le lieu du miracle peu avant le hameau de La Malayrède (en venant de Belvis), sur les pentes boisées à droite de l'intersection du chemin communal avec la route forestière venant de Callong (et Momija) et allant vers Picaussel et Comefroide. D'ailleurs, dans le parler local, l'endroit est encore appelé « *serrat de la maire de Diu* », dénomination fort évocatrice qu'a conservé le cadastre.

Il convient maintenant de revenir au livre de Mgr Rivière cité plus haut ; en effet, dans le chapitre qu'il consacre à Notre-Dame de Belvis, nous trouvons énoncée l'hypothèse d'une explication historique de ce culte. D'après l'ancien vicaire général du diocèse, il faudrait remonter aux razzias sarrazines du début du VIII^e siècle pour trouver traces, aux environs du hameau actuel de La Malayrède, d'un sanctuaire appelé Notre-Dame de Vidorles, sorte de prieuré « qui servait d'abri tutélaire contre les périls des mauvais chemins et contre la dent des fauves qui habitaient les forêts voisines ». Cette petite chapelle montagnarde fut complètement détruite par les hordes arabes et la Vierge qu'elle abritait fut à la base du profond sentiment de dévotion populaire qui se développa dans les siècles à venir.

Bien que cette « explication historique » ne puisse être vérifiée et nous laisse rêveur, il faut tout de même reconnaître que le culte de Notre-Dame de Belvis ne date pas d'hier et remonte à une époque assez éloignée. Quoi qu'il en soit, la Vierge est là et tentons d'en donner une brève description.

Il s'agit d'une statue de bois peint haute d'environ un mètre ; la Vierge, dont les traits quoique rudimentaires recèlent une certaine finesse, porte une couronne à entrelacs et une robe marron qui laisse apparaître des pieds chaussés. L'ensemble est drapé dans une ample cape azurée parsemée de fleur de Lys et de losanges dorés. Sur sa poitrine nous voyons un cœur surmonté d'une croix. Dans ses bras la Vierge tient un enfant vêtu d'une courte tunique blanche, mais un enfant dont la coupe de cheveux rappelle étrangement la forme des perruques du règne de Louis XV.

Sur les origines et la valeur artistique de cette statue, nous avons pu rassembler quelques témoignages hautement qualifiés. Il y a tout d'abord celui de Mgr Rivière pour qui la Vierge originale daterait des XIII^e ou XIV^e siècles ; d'après M. le chanoine Sarraute, ancien Conservateur des

antiquités et objets d'art du diocèse, la Vierge « semble être du XVI^e siècle. Elle a été restaurée et, je crois, mal restaurée il y a quarante ou cinquante ans » ; quant à M. l'abbé Jean Pauc, successeur du précédent, il avoue en ce qui concerne la Commission d'art sacré que la Conservation des monuments historiques ; la statue n'est même pas classée ». A notre humble avis, nous pencherions plutôt pour la version du chanoine Sarraute et daterions la Vierge actuelle de la Renaissance (opinion à laquelle semble également se rallier en fin de compte Mgr Rivière).

Cette statue a été restaurée en 1640, puis aux lendemains de la Grande Guerre à la demande de l'abbé Moulis ; c'est le célèbre peintre et illustrateur carcassonnais Jacques Ourtal qui effectua ce délicat travail, un travail qui, nous l'avons vu, ne semble pas avoir été des plus heureux, enlevant un peu à la Vierge de sa naïveté foncière et de son authenticité.

La Vierge se trouve aujourd'hui dans une chapelle construite à l'extrémité de l'église de Belvis (à gauche quand on entre). Trônant au-dessus d'un petit autel de marbre blanc, la statue est abritée dans une niche élevée à 2 mètres du sol et que protège une porte vitrée. Les murs de la chapelle sont couverts de plaques portant les pieux témoignages de fidèles envers qui la Vierge s'est montrée miséricordieuse en exauçant certains vœux.

Dus à l'initiative de l'abbé Calvet, ancien curé de Belvis, les premiers pèlerinages drainant des habitants de tout le plateau de Sault, eurent lieu en 1867, « au jour de la Maternité de la très Sainte Vierge, fête de la madone, ou l'un des jours de l'Octave ». A notre connaissance cette pieuse tradition s'est perdue, il y a une douzaine d'années, avec le départ du dernier curé en poste à Belvis. L'église actuelle ayant été refaite et restaurée à plusieurs reprises, nous ignorons où la statue de la Vierge se trouvait exactement avant de prendre place, au siècle dernier, dans la chapelle dont nous avons parlé.

M. l'abbé Pauc nous ayant assuré que la statue de N.-D. de Belvis serait classée dans les meilleurs délais (le dossier est prêt), elle viendra ainsi s'ajouter aux deux plats de quête en cuivre repoussé du XVI^e siècle et aux deux cloches de bronze datant de 1646 qui constituent les richesses de l'église de Belvis figurant à l'inventaire des Beaux-Arts.

Bien que la foule ne vienne plus en procession vénérer la sainte patronne du Pays de Sault, une visite à la chapelle de Notre-Dame de Belvis vaut le déplacement et mérite amplement l'attention, et des érudits locaux, et des chrétiens, et des simples voyageurs !

Jean Fourié.

Quelques survivances dans les méthodes de construction rustique dans la vallée de l'Aude et des Hautes Corbières

Dans cette note, nous avons volontairement laissé de côté les constructions en pierres sèches qui existent un peu partout dans notre pays, en particulier dans toute la région méridionale, et qui ont fourni matière à une abondante littérature. Elles ne sont pas, loin de là, absentes du territoire qui nous occupe, ni dénuées d'intérêt, mais elles nécessiteraient, au contraire, une étude chronologique et typologique détaillée que nous n'avons pas voulu aborder ici.

Nous avons seulement choisi de présenter quelques observations sur l'utilisation de matériaux plus périssables : la terre végétale ou l'argile et le bois dans sa forme brute (c'est-à-dire non scié).

La rapide disparition de ses modes de construction et des bâtiments qui en renferment en rendent chaque jour plus difficile l'étude. Celle-ci sera limitée à quelques cas ponctuels, mais il est évident que d'autres méthodes ou variantes ont été employées ailleurs, il est certain qu'une enquête approfondie les ferait apparaître.

LES PAROIS :

Notre région étant très riche en gisements d'argile plastique, l'emploi de la terre banchée ou des moellons d'argile crue, mêlée ou non de débris végétaux (paille, herbe, feuilles) ou minéraux (sable, gravier, galets, scories, tessons de poterie), se retrouve depuis la plus haute antiquité dans l'habitat audois.

Dans les oppida protohistoriques du Narbonnais et des Corbières, la base des murs est le plus souvent constituée de pierres sèches, l'utilisation de la terre banchée est réservée aux parties hautes des cabanes (Mailhac) (1); on peut aussi y constater l'emploi de moellons réguliers de terre crue hourdés à l'argile (oppidum de Pech-Maho à Sigean (2)).

(1) M. LOUIS, O. et J. TAFFANEL : *Le Premier Age du fer Languedocien*. Bordighera-Montpellier, 1955. Tome I, les habitats, p. 81 et suiv.

(2) Y. SOLIER : L'oppidum de Pech Maho. *Bull. de la commission archéologique de Narbonne*, années 1961, p. 126 et suiv., 1962, p. 22 et suiv., 1963, p. 1 et suiv.

Ce mode de construction est toujours utilisé à la fin de la période gauloise : la quasi totalité des parois de cabanes du 1^{er} siècle avant notre ère que nous avons pu voir est en effet en terre banchée, mêlée de galets ou de tessons. Ces murs sont établis sur une fondation légère constituée par une mince assise de dalles de grès, par deux ou trois rangées de galets placés en épi et hourdés à l'argile (3), ou, plus rarement, par un rang d'amphores plus ou moins imbriquées. Toutefois on peut penser que cette terre ne constituait qu'un remplissage, l'ensemble du bâtiment étant soutenu par une charpente en bois, dont l'emplacement est quelquefois visible.

Non seulement ces matériaux ne sont pas abandonnés à l'époque romaine, mais ils sont utilisés pour édifier la plupart des bâtiments ruraux et même une partie non négligeable des murs de refend ou de cloisons intérieures des riches *villæ agricola* de notre région : nous en citerons quelques exemples typiques relevés dans des fouilles récentes :

— A la Cité de Carcassonne, dans la fouille du nouveau théâtre, un sol bétonné, décoré de galets polis (imitation de mosaïque), a été mis au jour. Les parois de la pièce, en terre banchée, reposaient sur des fondations en pierres sèches hourdées à l'argile. D'importants vestiges d'enduits stucqués décorés (métopes, moulures) ont été retrouvés au pied de cette paroi ; il était intéressant de constater que ces enduits n'étaient pas appliqués directement sur le mur de terre, mais sur un lattis entrecroisé de bois refendu fixé à celui-ci (4). La même observation a été faite sur l'oppidum de la Lagaste (site des Contours) (5), mais le lattis croisé était ici remplacé par des branchettes ou des roseaux verticaux.

— Sur le même site de la Lagaste (Camp dal Ker), nous avons relevé les traces d'un mur en terre banchée sur des fondations en galets hourdés à la chaux avec interposition d'une assise de nivellement formée de *tegulae* (6). Comme les précédents, ces vestiges doivent être sensiblement contemporains des premières années de notre ère.

— Aux III^e et IV^e siècles après J.-C., dans l'importante *villæ* de Flassian, à Limoux, on peut constater qu'une pièce pavée d'un sol de ciment rose était enclose d'épais murs de terre banchée, conservés sur un mètre de haut environ et encore plaqués sur les deux faces d'un enduit à la chaux assez mince, lissé et peint, encore assez adhérent (7).

(3) G. RANCOULE : L'oppidum de la Lagaste-Camp dal Ker, *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude* ; tome LXVI, 1966, p. 5, LXVII, 1967, p. 140 et LXXIII, 1973, p. 119.

(4) G. RANCOULE et Y. SOLIER : La Cité de Carcassonne à l'âge du fer. *Bull. de la Société d'études scientifiques de l'Aude* ; t. LXII, 1972, p. 139.

(5) G. RANCOULE : L'oppidum de la Lagaste, op. cit., t. LXXIII, p. 119 et pl. 1, n° 2.

(6) G. RANCOULE : L'oppidum de la Lagaste, op. cit., t. LXVI, p. 5.

(7) Prospections dans le Limouxin. *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, t. LXVIII, 1968, p. 177.

— Au Moyen Age, les maisons à ossature de bois limouxines ont un remplissage en général constitué de briques cuites ou, plus souvent, d'un blocage léger de galets hourdés à la chaux, l'emploi de la terre crue paraît plus rare. Il est par contre fréquent pour les bâtiments à usage agricole ou artisanal. Nous avons pu assister, il y a quelques années, à la démolition d'un immeuble assez ancien situé entre la rue M.-Lacroux (ancienne rue de la Brèche) et l'Esplanade du Lycée : sur un rez-de-chaussée classique en blocage de galets hourdés à la chaux maigre, s'élevait une charpente complète en bois résineux, les montants et les fermes étant solidement reliés par des mortaises et des chevilles en fer. Le remplissage des parois était formé de piquets verticaux en rondins refendus, entrelacés horizontalement de tiges de bruyères. Le tout était plaqué d'un épais enduit d'argile recouvert à l'extérieur d'un léger crépi à la chaux. L'ensemble était encore remarquablement étanche et résistant.

— Les constructions complètes en briques ou moellons de terre crue, que l'on peut encore observer en Lauragais occidental apparaissent beaucoup plus rarement en vallée de l'Aude ; toutefois, nous en connaissons quelques exemples : à St-Polycarpe, à quelque distance à l'Ouest de l'église abbatiale, à Ginestas, au bas du village. Dans les deux cas il s'agit de murs de refend à l'intérieur de locaux à usage agricole ; ils sont formés de moellons argileux, aussi haut que larges, rectangulaires et assez gros. Ils sont très résistants tant qu'ils sont à l'abri de l'humidité, mais se dégradent vite à l'extérieur.

— Il nous faut encore citer un mode de construction assez spécial, utilisant aussi partiellement la terre crue, et qui est très bien représenté dans les hauts cantons du Capcir et de Cerdagne. Il s'agit de murs à double parement en granit ou en schiste, hourdés à la chaux, dont la partie centrale est formée d'un blocage de pierraille mêlée de terre végétale humifère, quelquefois mêlée d'une petite quantité de chaux. Cette méthode conciliait l'économie de matériaux (la chaux y est rare) et un isolement thermique très efficace.

LES SOLS :

Les sols d'argile battue, souvent mêlée de marne (ou de bouse de vache dans les régions d'élevage) ont été utilisés de tout temps chez nous pour les locaux à usage agricole (étables, caves, hangars). Nous en avons encore établi il y a quelques dizaines d'années pour des écuries ou la restauration annuelle des « sols de battage ».

Plus intéressants sont les planchers et dallages situés à l'étage de certaines fermes et bergeries des Corbières. Celui que nous allons décrire a été observé en 1972 près de Félines-Termenès, dans une bergerie de l'ancien hameau de St-Sisclé.

Il se composait de poutres équarries en peuplier de 0 m 20 à 0 m 30 de section, espacées de 2 m environ ; elles supportaient des chevrons de

même bois de 0 m 10 de section, très rapprochés. Sur ce cadre était disposé un lit de rondins jointifs, en buis, de 0 m 08 environ de diamètre, puis de branches feuillues de buis recouvertes d'une couche de terre, enfin de dalles de grés disposées à sec. Il s'agit bien du sol de l'habitation (cuisine), la bergerie proprement dite étant située à la partie inférieure.

Un perfectionnement de ce système apparaît dans la région limouxine sous la forme d'un dallage de briques rouges supporté par des épis de maïs recouverts d'une épaisse couche de plâtre. Dans la même zone, les plafonds sont souvent composés d'un lattis de roseaux refendus et entrecroisés, plâtrés ou non. Cette technique était encore utilisée à une date très récente (après 1950) dans le département de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

LES COUVERTURES ET SOUS-TOITURES :

Comme pour les planchers, nous ignorons à peu près tout de la forme et des matériaux qui recouvraient les cabanes protohistoriques de notre région et en sommes réduits en conjectures. Certains signes (argile cuite accidentellement lors d'un incendie) peuvent faire penser qu'ils étaient constitués de végétaux divers (genêts, roseaux, bruyère, paille) recouverts parfois d'une couche de terre, à l'instar des « orry » des bergers pyrénéens (8).

L'usage de la tuile romaine à rebord ou *tegulae* ne s'implante que très lentement dans nos campagnes après le début de notre ère, et il paraît évident que l'usage de toits entièrement composés de matières périssables a pratiquement toujours subsisté ici, au moins pour les bâtiments de moindre importance. Un texte, dont nous n'avons pas la référence exacte, mentionne, au XVIII^e siècle, que les toitures « en roseaux » de certains bâtiments annexes de filatures carcassonnaises devaient être refaits à intervalles réguliers à la charge des locataires.

La couverture en tuile romane ou à canal est toutefois d'un usage quasi général dans notre région depuis le Moyen Age. Seule la sous-toiture change pour des raisons climatiques : dans le narbonnais les tuiles, bâties à la chaux, sont supportées directement par les chevrons. Dans le carcassonnais et le limouxin, elles ne sont que rangées sur des planches ou « plateaux » épais.

La toiture de la bergerie des Hautes-Corbières mentionnée plus haut (St-Sisicle) était un compromis entre le système primitif et ceux plus évolués : la charpente en pin et peuplier (poutres et chevrons) supportait un lit de branchages de buis encore munis de leurs feuilles, recouverts d'une couche de terre, mais sur laquelle étaient disposées les tuiles à

(8) Ces cabanes rondes ou rectangulaires, le plus souvent en pierres sèches, sont couvertes : soit de fausses voûtes pour les premières, de troncs et de branchages pour les secondes, l'étanchéité étant obtenue par une couche de terre engazonnée.

canal. Suivant les localités le buis pouvait être remplacé par de la bruyère et il est possible que les roseaux ou le genêt aient rempli ailleurs le même office.

La même utilisation de terre comme sous-toiture paraît assez fréquente. On la retrouve en Haute-Vallée de l'Aude pour les toits en « lauzes » ou en épaisses ardoises andorranes. Elle servait d'assise aisément réglable à ces éléments de couverture d'épaisseur souvent inégale. Cette couche avait aussi pour but de rendre difficile les infiltrations de neige poudreuse à l'intérieur des combles par grand vent. Contrairement à une opinion que nous avons entendue émettre assez souvent, il ne semble pas que la protection contre l'incendie ait été en cause.

Il paraît donc évident, après ces quelques observations, que l'utilisation de ces diverses techniques reste intimement liée aux conditions locales de vie et de climat et plus encore aux disponibilités en matériaux fournis par la végétation et la composition du sol de chaque région. L'utilisation du peuplier, par exemple, pour la poutraison reflète une pénurie quasi totale en résineux, dans une région des Corbières où le chêne-vert constitue, avec le buis, l'ensemble du taillis.

Il est aussi intéressant de constater la pérennité de leur emploi au cours des siècles et dans de nombreux cas la souplesse de leur adaptation et d'admirer la solidité et la durée de ces constructions rustiques qui, malgré un entretien depuis longtemps négligé, s'avère souvent comparable à celle de nos matériaux modernes.

Guy Rancoule.

LA FÊTE DU COCHON A SAINT-MARTIN-LE-VIEIL

Il y a moins de cinquante ans à peine, l'hiver venu, chaque famille de Saint-Martin-le-Vieil abattait, selon ses besoins, un ou plusieurs cochons. Un cochon, pour un foyer, c'était la nourriture assurée pour toute une année ! Fade est la soupe aux choux sans un peu de « salé » gros comme une noix, sans un peu de lard gros comme une pomme de terre !

Le cochon, quand on l'achète, n'est guère plus lourd qu'un chat. Mais dans l'auge il trouve chaque jour épis de maïs, luzerne fraîche. Il fait bombance. Cette marmite ventrue, énorme, débordante de choux, de pommes de terre, de betteraves, de haricots, de croûtes de pain, de déchets ménagers, qui pend à la crémaillère, c'est son repas qu'elle renferme ! Et tous ces produits cuits lentement, longuement mijotés, placés maintenant dans un chaudron, sont amalgamés en pâte consistante, tassés, pétris, abondamment saupoudrés de son et de fine repasse.

Le régime de l'animal ? Deux repas quotidiens fort substantiels. On le sait bien à Saint-Martin-le-Vieil, « un porc pèse ce qu'il avale ». Aussi grossit-il à vue d'œil. Périodiquement, la maîtresse de maison, munie d'une cordelette, le mesure de l'échine à la panse et de la tête à la queue. « Vers la Noël, pense-t-elle, il pèsera ses quatre quintaux ! »

Le conseil de famille a maintenant pris sa décision : le porc sera sacrifié le lundi suivant le troisième dimanche de l'Avent, à l'Angélus de l'aube.

A l'heure dite, tout est prêt : la *cornuda* (sorte de vaste et lourde comporte ovale ou en forme de pétrin dans laquelle on échaude les porcs), la *pairola* (chaudron en cuivre rouge tout étincelant) et l'eau d'une *ola* (énorme marmite) qui bout au-dessus d'un feu d'enfer alimenté par des branches d'yeuse (*ausin* ou *ausina*). Le *sagnaire* (l'égorgeur) qu'on appelle en français avec un brin de malice, en jouant sur les mots, le « Seigneur », est conscient de l'importance de ses fonctions : avec beaucoup de sérieux, il passe et repasse sur la paume de sa main le fil de son impressionnant couteau (la *cotèla*).

Quatre gaillards ont couché l'animal sur la *cornuda* renversée. Le *sagnaire* se recueille, se signe. Puis, de son *cotèl*, qui tranche comme un rasoir, il débarrasse d'abord, dans un crissement, la *gola* (le cou) du porc des touffes de soies gênantes. C'est alors que, sûr de lui, avec la noblesse d'un matador, il porte à l'animal le coup fatal (1). Quelques gouttelettes de

(1) Malgré qu'il ait mis toutes les chances de son côté, il arrivait parfois (très rarement) au « saigneur » de manquer son coup. Alors, comme pour se justifier et s'excuser à la fois, il s'écriait : « *M'a vist ! M'a getat lo peruèlh !* », c'est-à-dire : « Il m'a vu ! Il m'a jeté un regard (maléfique) ; je suis victime du mauvais œil ! »

sang ont rejailli sur le tablier blanc de la maîtresse de la maison, étonnée et fière tout à la fois...

Dans la *cornuda* remise à l'endroit, l'eau bouillante coulé maintenant sur le porc. Les soies disparaissent facilement. La couenne est consciencieusement râclée. Jamais l'animal n'avait été si propre !

Le voici pendu à la poutre de la grange à foin (*la fenhal*) ; ouvert comme un livre, il fait voir orgueilleusement l'épaisseur de sa *carnsalada* et la rondeur de ses jambons...

Le travail matinal et le froid ont aiguisé l'appétit de tous ceux qui se sont affairés autour du cochon. Le réconfort nécessaire ne leur manquera pas : il sera même très abondant.

Déjà les cuisinières se démènent parmi les souprières et les marmites, surveillent le gigot, les haricots, les volailles, le gibier qui se dorent. Sur un meuble, on voit s'étaler une profusion de desserts : fouaces, fromages, crèmes, croustades, figues sèches, amandes, noix et noisettes. Les grappes de raisins secs, encore attachés par des ficelles, ne manquent pas non plus.

Tous ces mets sont arrosés des vins légers, mais si agréables, produits par nos coteaux où, tout l'été, les grappes ont mûri dans la rocaïlle, sous un soleil torride. (L'un de ces vins valut à notre compatriote François Pateau une médaille d'argent en 1898 à l'Exposition viticole d'Arcachon !) un peu de « Carthagène », un café « musclé » et une lampée d'*aigardent* (eau-de-vie) terminent généralement le repas.

* * *

La vaisselle rangée, la fermière, souvent aidée par les voisines, procède à la confection des boudins, prépare le *freginat* (sorte de fricassée) pour le lendemain, les pâtés et le salé pour l'année.

Lorsque la viande à saucisse ou à saucissons, qui doit comporter une certaine proportion de « gras » paraît à point, on fait alors le *tastet* (c'est-à-dire : le morceau « qu'on goûte »). Ce sont de petites bouchées de viande dûment salées, poivrées, parfumées et enveloppées dans un papier transparent, que l'on met à cuire sur la braise vive. Chacun y goûte et donne son appréciation. L'odorat et la langue interviennent tour à tour. « *Me pareis un pauc fada !* » (Elle me paraît un peu fade) dit une femme ; « *Per ieu, dit l'autre, i caldrià mai de pebre !* » (Pour moi, il y faudrait davantage de poivre !) « *Pot anar, cal pas despassar l'osca* » (2). (Cela peut aller, il ne faut pas dépasser la mesure ! conclut péremptoirement la fermière.

Les femmes se mettent alors à fabriquer avec ardeur saucisses et saucissons que l'on pendra en guirlandes sous le plafond de la cuisine ; ces bonnes saucisses qui réconfortent (*que restaulan*) et ces saucissons

(2) *l'osca*, c'est l'entaille, le cran d'arrêt. *Passar l'osca* signifie aller plus loin qu'il ne faut !

qui, même bien secs, doivent quand on en coupe une tranche, *faire la gota* (« faire la goutte »), à la façon des figues de Marseille qui laissent perler une goutte de miel...

Aujourd'hui, l'élevage du porc « familial » est en régression. Et l'on ne célèbre plus que rarement sa mise à mort. Avec la fête du cochon disparaît l'une des traditions qui assuraient la cohésion et la solidarité de la communauté en maintenant, dans la joie, les rapports et les devoirs de voisinage.

Abbé Joseph Courrieu
(*Saint-Martin-le-Vieil*).

BIBLIOGRAPHIE

René NELLI : **Histoire du Languedoc**. Paris. Hachette. 1974.

Notre Secrétaire Général, M. René Nelli, vient de publier une Histoire du Languedoc aux Editions Hachette. C'est un fort volume de 350 pages avec 2 cartes, 8 pages d'illustrations hors-texte et 4 pages de bibliographie. Dans son Introduction, l'auteur écrit : « *Il nous a semblé que l'esprit de la collection dans laquelle paraît cette présente Histoire du Languedoc, exigeait plutôt une orientation idéologique particulariste qu'un regroupement ou un approfondissement purement historique des événements...* », et plus loin, parlant du Languedoc (et aussi de la Bretagne et de la Provence) : « *Il semble qu'une sorte d'harmonie préétablie ait fait intervenir comme composantes, à côté de la géographie et des pressions brutes de l'histoire, le génie propre de l'ethnie, lui-même résultant, je le veux bien, d'un déterminisme fait de traumatismes sociaux et de fatalités événementielles mais capables, cependant, une fois constitué, de réagir d'une façon sui générés à ces événements, et parfois même de les « tourner » selon un style particulier qui demeure constant. De sorte qu'on ne peut pas savoir dans quelle mesure les choses et les faits ont modelé l'esprit de l'ethnie, ou l'esprit de l'ethnie les faits et les choses...* ». Telle est l'idée directrice de cette Histoire où les faits laissent la place à l'étude des grands courants philosophiques, religieux ou politiques qui ont marqué notre Languedoc de leur empreinte.

Les lecteurs de « *Folklore - Revue d'Ethnographie Méridionale* » trouveront dans cette Histoire qui n'est pas comme les autres, des pages qui les inciteront à « repenser » les faits principaux, avec leurs causes et leurs conséquences, de notre passé languedocien ; mais aussi à réfléchir sur l'évolution actuelle de nos pays occitans.

Novembre 1974.

U. Gibert.

EN OCCITAN

LE C.R.E.O. DE TOULOUSE PRÉSENTE

CANTAGRILH

Traduction occitane par André Lagarde
du fameux roman de Raymond Escholier « *Cantegril* »

(Prix Fémina 1923)

Les aventures savoureuses et vraies d'un héros populaire, magistralement contées, ont donné ce récit plein de sève et débordant de bonne humeur qui est en même temps une fresque haute en couleur de la vie en terre ariégeoise au siècle dernier. La traduction en langue d'Oc ajoute encore à l'accent d'authenticité de ce maître livre.

1 VOLUME ILLUSTRE, format 14 × 18,
d'excellente présentation.

En souscription jusqu'au 1^{er} janvier 1975.

25 F.



BON DE SOUSCRIPTION

A adresser à M. André Lagarde - 31390 Carbonne
C.C.P. 321.75 P. Toulouse

..... ex. de « *Cantagril* » à 25 F F.
et joindre à cet envoi :
..... ex. de « *Vocabulari Occitan* » à 24 F F.
..... ex. de « *Letras de mon Molin* » à 20 F F.
..... ex. de « *Contes de Provença* » à 20 F F.
..... ex. de « *Tres aucèls de l'ombre* » à 9 F F.
..... ex. de « *Tres castèls del Diable* » à 12 F .. F.

Ci-joint un chèque de F
correspondant au montant de ma commande.

